NOTES

D'ANCIENNE LITTÉRATURE CHRÉTIENNE.

1. Une EPISTULA ou Apologie

faussement attribuée à saint Hilaire de Poitiers.

JEAN-Chrysostome Trombelli, chanoine régulier de Latran, publia au siècle dernier, avec préface, annotations, dissertations sans fin, un petit écrit en forme de lettre attribué par lui à saint Hilaire et reproduit dans l'appendice des œuvres de ce Père, Migne P. L. 10, 733-750. En voici l'*incipit*, qui fait défaut dans les *Initia patrum* de l'Académie de Vienne :

David gloriosus in psalmo sic dicit: In universam terram exivit sonus eorum, et ad terminos orbis terrae...

L'opuscule avait été trouvé par Trombelli dans un recueil manuscrit des œuvres de saint Jérôme (¹). Mais, jugeant avec raison qu'il ne pouvait appartenir à celui-ci, l'éditeur se mit à la recherche d'un autre écrivain ecclésiastique auquel il pût attribuer la paternité de l'écrit, et son choix tomba sur Hilaire de Poitiers. En dépit du luxe d'érudition dont il fit preuve en cette occasion, il ne rencontra de la part des critiques qu'incrédulité et opposition motivée. De plus, le texte publié par lui est évidemment lacuneux et fautif en bien des endroits.

Malgré tout, il est incontestable que l'écrit est ancien, et intéressant à différents points de vue. Trombelli a cru qu'il avait pour but de fournir à un évêque nouvellement élu un modèle d'instruction pour son peuple, à cause de ces mots qui se lisaient vers la fin dans son manuscrit : *Veniam ante omnes a tui populi sincerissima sanctitate orans...* Mais la vraie leçon semble bien celle-ci, rétablie à l'aide du ms. lat. 289 du fonds Vatican (XI^e/XII^e s.):

Veniam autem a tua postulo sincerissima sanctitate orans ut tua sanctitas, cui peritior via a Deo et sanctior comprobata est, in

1. C'est aussi sous le nom de Jérôme que je l'ai toujours trouvé jusqu'ici dans les manuscrits.

omnibus in quibus mediocritas mea vel praetermisit, vel inventa plenius explanare non potuit, correcta reformare et supplere dignetur : aut si probaveris, ut est a nobis opusculum coeptum te petente et Deo adiuvante perfectum, non habere quod desit, in orationibus tam tuis sanctis quam omnium fratrum memoriam mei habéas. Et sciant aemuli fidei meae praestitam rationem, et convenire cum ecclesia recognoscant, et magis ministerium sumant ; ut non solum gratulemur nos credidisse, verum etiam aliquantulum inimicis et credentibus profuisse.

L'impression que produisent ces dernières lignes, après une lecture attentive de toute l'épître, est celle-ci. On avait mis en doute l'orthodoxie de l'auteur. Un personnage important, désigné par les termes respectueux *Prudentia vestra, tua Sanctitas*, lui demanda de mettre par écrit, pour sa justification, l'enseignement qu'il donnait à son peuple. De là cette apologie, prise par Trombelli pour un mandement pastoral.

Il est vrai que c'est une apologie *sui generis* : l'allusion aux soupçons qui pèsent sur l'auteur ne devient évidente que dans les lignes de la fin qui viennent d'être citées. Tout le reste est écrit dans ce qu'on pourrait appeler un modèle du style " glorieux " : assurance et fierté de la pensée, emploi d'expressions recherchées et ampoulées, comme *subfecundare* 737 a. *splendificare* 738 d. *sacerdotare Deo* 743 b. et surtout retour fréquent des deux adjectifs suivants :

GLORIOSUS. David gloriosus 733 b. gloriosus evangelista 733 d. glorioso Paulo 742 d. gloriosi Dei testes 749 a. Paulus gloriosus 749 c.

DEIFICUS. ad aedificationem deificam 743 a. deificum munus 744 b. deifice comparatam 745 b. rebus deificis 745 c. obsequium deificum 749 b.

La nature de l'écrit, la condition de son auteur, sa manière étrangement caractéristique, font penser involontairement à certain évêque⁽¹⁾ espagnol de la fin du quatrième siècle, au sujet duquel saint Jérôme s'exprime ainsi dans son *De viris illustribus*, c. 123 :

Tiberianus Baeticus scripsit, pro suspicione qua cum Prisciliano accusabatur haereseos, Apologeticum tumentis compositoque sermone. Sed post suorum caedem, taedio victus exilii, mutavit propositum, et iuxta sanctam scripturam " canis reversus ad vomitum suum " filiam, devotam Christo virginem, matrimonio copulavit.

1. Jérôme ne dit pas que Tiberianus ait été évêque, mais cette particularité résulte clairement d'un passage de Priscilien, Tract. I, p. 3, 9 " et libello fratrum nostrorum Tiberiani, Asarhi et ceterorum ". Comp. Sulpice Sévère, Chron. II, 51.

Le peu de cas que fait l'anonyme de la simple profession de virginité, dépourvue des vertus essentielles que suppose cet état (col. 747 suiv.), ne cadre pas trop mal avec la détermination imputée par Jérôme à l'évêque Tiberianus.

2. Encore l'expression *SUSCIPERE HOMINEM* à propos du *Te Deum*.

Il me revient d'Angleterre qu'un savant de ce pays, auteur d'un article remarquable sur le *Te Deum*, a fait valoir contre l'attribution à Niceta la particularité suivante: L'évêque Niceta, dans ce que nous possédons de lui, n'emploie jamais l'expression "*suscipere hominem*" mais seulement une fois "*carnem suscepit humanam*" et une autre fois "*corpus suscepisse*." Est-il vraisemblable que le même écrivain qui s'est servi de ces deux dernières expressions, ait également fait usage de la première, celle qui fait partie du *Te Deum*?

A cela, on peut répondre :

1° Qu'on a tort de s'obstiner à voir dans l'expression dont il s'agit une locution particulièrement rare et caractéristique. Elle était employée couramment et un peu dans tous les pays de l'Occident aux quatrième et cinquième siècles. Le Dr Th. Zahn l'a déjà signalée⁽¹⁾, dans saint Hilaire, De trin. x, 22. On aura pu la remarquer dernièrement dans le III^e des sept livres sur la Trinité venus jusqu'à nous sous le faux nom d'Athanase, et qui sont en réalité d'un auteur latin du IV^e siècle⁽²⁾. Phébadé d'Agen, le prêtre luciférien Faustin, l'hérétique Pélage l'ont employée, ainsi qu'on le verra tout à l'heure. Elle figure jusqu'à quatre fois dans les fragments qui nous restent des actes synodaux du pape saint Damase⁽³⁾. Jérôme, lui aussi, s'en est servi à deux reprises dans ses homélies sur les Psaumes⁽⁴⁾.

2° On ne saurait, sans abuser de l'argument négatif, prétendre que l'expression "*suscipere hominem*" a été inconnue à Niceta pour ce seul motif qu'on ne la trouve pas dans les quelques opuscles qui nous restent de cet écrivain. Ces opuscles ne sont que fort peu de chose, comparés à ce qui nous a été conservé des ho-

1. "Neuere Beiträge zur Geschichte des apostolischen Symbolums". Neue kirchl. Zeitschrift VII, 2. p. 121, note 1.

2. Rev. Bénéd. janvier 1898, p. 3.

3. "Ergo, fratres, adseramus Dei filium et perfectum hominem suscepisse... sine sensu hominem suscepisse... imperfectus homo susceptus est... perfectum suscepisse hominem profitemur". (Harduin. Concil. I, 774 e. 775 a. b. c.)

4. Sur le ps. 98 : "Regnum accepi a Patre, immo homo quem suscepi"; sur le ps. 107 : "corpus autem eius, et homo quem suscepit, ipse laudat Dominum". (Anecd. Maredsol. III^e. 151, 10; 181, 11).

mélies de saint Jérôme : et pourtant, dans le cours de ces homélies, la fameuse locution ne se présente que deux fois ! Supposons un instant que les deux improvisations où elle figure eussent péri comme tant d'autres par un accident quelconque, on n'eût pas manqué d'affirmer que Jérôme a complètement ignoré cette terminologie, et cela, avec plus d'apparence de raison que dans le cas de Niceta. Il n'y a pas lieu, on le voit, de se fier à de pareils procédés.

3° Enfin, il est aisé de prouver par divers exemples que la prétendue incompatibilité entre l'emploi, par le même écrivain, des expressions "suscipere hominem" et "suscipere corpus, suscipere carnem humanam" est absolument imaginaire et contredite par les faits. Je me bornerai aux cinq témoignages suivants.

PHÉBADE D'AGEN, *Contra Arian.* I, 19. "Filius Dei hominem de Maria suscepisse" ; II, 8 "suscepto homine... homo ille passus est, quem Filius Dei suscepit". — D'autre part II, 8 "humanum corpus indueret, quo suscepto..." (Migne P. L. 20, 27 c. 47 c. 48 c.)

FAUSTIN, *De Trinit.* c. 3 "naturae suscepti hominis... totum suscipere debuit expulsum, qui totum salvare venerat. Non autem videbatur totum expulsum in se suscepisse, nisi illum suscepisset per substantiam carnis et animae... naturam suscepti in eo hominis...". — Et c. 2 "secundum naturam susceptae animae" ; c. 3 "animae quam cum carne suscepit" (Migne 13, 57 a. 65 a. b. 66 a. b.)

PÉLAGE, *Libellus fidei* n. 8 "Dei Filium... perfectum naturae nostrae hominem suscepisse" ; n. 12 "Dei Verbum suscepit passibilem hominem". — Puis, n. 10 "a tempore susceptae carnis" (Migne 48, 489 d. 490 a. b.).

LEPORIUS, *Libell. emendat.* n. 6 "dignanter hominem suscipiendo descendit" ; n. 9 "in se suscepit totum hominem Deus". — Le même, n. 3 "ex tempore susceptae carnis... totum suscipiens quod est hominis" ; n. 5 "a tempore susceptae carnis" (Migne 31, 1224 b. 1225 b. d. 1228 b.).

PSEUDO-AMBROISE, *De Trinit.* c. 10 "nostrae naturae hominem susceptum" ; c. 13 "per mortem scilicet hominis suscepti" ; c. 33 "Totum ergo hominem... Filius Dei suscepit ex Virgine". — Et ailleurs, c. 12 "caro ex virgine suscepta... et suscipiendi inde carnem..." ; c. 13 "carnem seu animam susceptam" ; c. 15 "suscipiendo scilicet nostram substantiam" ; c. 16 "carnem propter carnem... ex sancta virgine Maria suscipiens" ; c. 29 "veram carnem Dominus suscepit" (Migne 17, 521 a. 524 b. 525 b. c. 527 b. 528 b. 540 b.).

Il faudra donc désormais recourir à de meilleurs arguments, pour battre en brèche la tradition paléographique attribuant le *Te Deum* à un évêque du nom de Niceta.

3. Le symbole *QUICUMQUE VULT* : trois nouvelles références.

Dans leurs deux récents ouvrages sur le symbole dit d'Athanase, MM. Ommanney et Burn ont recherché avec soin tous les témoignages antérieurs au X^e siècle pouvant offrir quelque renseignement sur le texte et la diffusion de la célèbre formule. Dans le *Guardian* du 15 décembre dernier, M. Burn énumère huit ou neuf nouveaux manuscrits du VIII^e et du IX^e siècle examinés par lui au cours de deux excursions dans les bibliothèques du continent.

A propos du cod. latin 6330 de Munich qu'il mentionne en second lieu, il m'est revenu à la pensée que le *Quicumque* figure pareillement en tête d'un des manuscrits les plus anciens de cette même bibliothèque : le Clm. 6298 provenant, comme l'autre, de Freisingen. C'est un homélaire en caractères anglo-saxons du VIII^e siècle. La formule du Pseudo-Athanase a été transcrite au fol. 1^r ; elle n'est précédée d'aucun titre, et les variantes sont peu importantes.

Un psautier de l'abbaye de Corbie, présentement conservé à la bibliothèque d'Amiens sous la cote 18, contient fol. 138^v un texte incomplet du *Quicumque* sous le titre : " Incipit fides catholica sancti Athanasii ". Ce psautier est du IX^e siècle, d'après le dernier catalogue (1). M. Samuel Berger (2) le croit écrit " au IX^e siècle ou même entre le VIII^e et le IX^e ".

Enfin, un autre document assez intéressant et publié depuis longtemps, semble avoir complètement échappé à l'attention des deux savants anglais : c'est le rapport de l'abbé Angilbert († 814) sur l'ordre des offices institué par lui dans la célèbre abbaye de Centula ou Saint-Riquier. On y voit qu'à la procession des Rogations la *schola* devait chanter " la foi de saint Athanase " à la suite du symbole des Apôtres et de celui de Constantinople :

Scola siquidem puerorum et ceteri qui possunt symbolum apotolorum protinus cantare incipiant. Deinde post pauca symbolum constantinopolitanum, inde fidem sancti Athanasii, novissime autem orationem dominicam (3).

1. *Catalogue général des manuscrits de France*, t. XIX, p. 11.

2. *Histoire de la Vulgate*, p. 103.

3. Hariulf, *Chronique de l'abb. de Saint-Riquier*, publiée par F. Lot (Paris, Picard, 1894) append. VI, p. 300. — L'*Institutio s. Angilberti* avait déjà été éditée en partie ou plutôt résumée par Mabillon dans ses *Annales O. S. B.*, livre XXVI, n. 68.

En rendant compte dans la *Revue critique* du 18 octobre 1897 des travaux de MM. Burn et Ommanney, M. Paul Lejay émet l'avis qu' " il reste encore une question à traiter, celle de la langue et du " style, car aucun des deux auteurs ne l'a abordée avec le dévelop- " pement convenable... Par ces études de détail on aura quelque " espoir de renouveler un problème que pourrait seulement tran- " cher une découverte faite dans les bibliothèques ".

Je ne crois pas me tromper en assurant qu'il sera fait droit prochainement au désir formulé par l'éminent philologue, et que le mot de la fameuse énigme nous sera enfin révélé.

4. LA FIDES SANCTI VALERIANI du ms. Paris lat. 2076.

Le manuscrit latin 2076 de la Bibliothèque nationale de Paris (Xe s.) contient, au milieu d'une série de professions de foi, une courte formule intitulée dans les *capitula* en tête du volume :

VIII Fides catholica sancti valeriani episcopi.

Voici cette formule, telle qu'elle se lit dans le corps même du recueil, fol. 54, col. 1. Le nom de l'auteur, comme on le voit, a été altéré par le copiste en l'un ou l'autre des deux endroits :

INCIPIIT FIDES SANCTI VALERI EPISCOPI.

Audi israel dominus deus tuus deus unus est. Nam cum pater et filius et spiritus sanctus sit, nemo christianus tres deos dicere potest . quia a se in nullo diuina distat natura . numerum siquidem effici aequalitas non ammittit. Alter enim primum sequitur, alteri tertius adplicatur . sed cum gradus fieri non possit ex paribus, qui subdi non potest quem ad modum numerat ? unus ergo erit, quia non habet secundum. Secundus quippe minoris ordinem tenet, minus alterum facit. Alter posteriorem indicat, posterior inparem signat. Remove distantiam, et quod numeres non habes, EXPLICIT AMEN.

Plusieurs saints évêques du nom de Valérien sont célèbres dans la littérature ecclésiastique, entre autres, celui d'Aquilée et celui de Cimiez. Je ne vois pour le moment aucun indice qui autorise à attribuer à l'un plutôt qu'à l'autre les quelques lignes contenues dans le Paris. 2076. Il y a bien un chapitre additionnel au *De viris illustr.* de saint Jérôme, lequel est conçu en ces termes :

Cap. CXXXVI. VALERIANUS, Calagoritanæ urbis episcopus, vir admodum disertissimus, non multa scripsit, quodque præcipuum

religionis insigne est, fidem catholicam singulariter ei indicavit (1).

Mais la provenance et par suite l'autorité de ce renseignement sont tout à fait incertaines. Le nom même de Valérien ne figure nulle part sur la liste des évêques de Calahorra, laquelle d'ailleurs ne commence qu'avec un personnage de la seconde moitié du Ve siècle.

5. La prétendue REGULA CANENDI du pape Grégoire.

A propos d'un fragment attribué à un certain Grégoire dans le ms. 190 de Corpus Christi College, à Cambridge, je rappelais naguère (2) que Montfaucon dans sa *Bibliotheca bibliothecarum mss.* p. 100 c. et 136 c. avait signalé dans le fonds Vatican une "Regula canendi Gregorii papae" dont le titre seul était fait pour allécher tous les amateurs d'ancienne musique ecclésiastique. Mais il n'y a plus de doute que le manuscrit indiqué, Vatic. 629 (XI^e/XII^e siècle), ne contient absolument rien de ce genre. Seulement, vers la fin du volume, fol. 268^v-269^v, on trouve ce qui suit :

REGULA CAN̄ GḠ IIII PP̄. In die resurrectionis usque in sabbatum eiusdem.... Haec sunt igitur, fratres karissimi, quae de uita canonicorum.... poss̄ sempiterna. Explic. decreta et regula gḡ .IIII. papae.

Il s'agit donc, non pas de chant, mais de chanoines : ce n'est pas toujours la même chose, en dépit du vieil adage *canonicus a canendo*. Après tout, il n'en faut pas trop vouloir à Montfaucon : l'erreur doit provenir du catalogue manuscrit de la Vaticane, auquel il aura eu le tort de s'en rapporter. On peut juger, par cet exemple, combien il est difficile de savoir au juste le contenu des précieux manuscrits que possède la bibliothèque du Saint-Siège, tant que nous n'aurons pas de meilleurs catalogues à notre disposition.

Ces décrets du pape Grégoire IV pour les chanoines m'ont paru offrir un certain intérêt et mériteraient d'être publiés, s'ils ne le sont déjà (3). La notice consacrée à ce pape dans le *Liber Pontificalis* contient les détails suivants, à propos des travaux accomplis par lui à Sainte-Marie du Transtevere (édit. Duchesne II, 78) :

repente ad memoriam sui recurrunt quod iustum non esset si amplius ecclesia sanctae Dei genetricis, quae more veterum nunc usque Calisti trans Tiberim dicitur, sine monachorum officio con-

1. Édition de E. C. Richardson, dans les *Texte und Untersuchungen* XIV¹, p. 56.

2. Rev. Bénéd. XII (1895), p. 193.

3. Je n'ai pu en trouver nulle part la moindre trace.

stitisset... iuxta latus praenominatae basilicae monasterium a fundamentis statuit... In quo etiam monachos canonicos adgregavit, qui inibi officium facerent.

M. Duchesne croit voir, dans ces *monachi canonici*, " la plus ancienne apparition, à Rome, de cette combinaison entre la vie cléricale et la règle monastique " qui caractérise l'institution des chanoines réguliers. C'est probablement à l'occasion de leur introduction dans le clergé romain, que Grégoire IV aura rédigé les ordonnances disciplinaires et liturgiques du manuscrit 629 de la Vaticane.

6. Les notes liturgiques du manuscrit Vatic. Regin. Lat. 9.
Les Épîtres de saint Paul.

Le n° 9 de la reine Christine, au Vatican, jouit d'une célébrité méritée entre les plus anciens exemplaires latins des Épîtres de Saint Paul. Les juges les plus compétents le mettent à la fin du VII^e siècle, bien qu'on l'ait cru parfois plus ancien. M. Samuel Berger (¹) a constaté que, seul entre tous les autres, il se rapprochait, par des particularités remarquables, du dernier fragment de Fleury contenu dans le ms. 16 de la bibliothèque d'Orléans : ce qui l'a amené à lui assigner, du moins par hypothèse, la même origine.

Quelques notes liturgiques en minuscule mérovingienne, ajoutées çà et là négligemment par diverses mains à la marge du texte, m'ont paru pouvoir intéresser les érudits qui se livrent à l'étude des anciens lectionnaires. Elles se bornent parfois à de simples croix, destinées à indiquer le commencement ou la fin des péripécies. Voici ces notes, suivant l'ordre où elles se présentent dans le volume :

Fol. 16^v + avant *Humanum dico* Rom. 6, 19.

Fol. 17^v + co (=cotidiana) en face de *Scimus autem quia lex* Rom. 7, 14. Ici la croix est marquée à la pointe sèche.

Fol. 18 + après *Gratia Dei per I. X. d. nostrum* ibid. 25, probablement pour marquer la fin de la lecture.

Fol. 24^v COTI, très profondément, à la pointe sèche, en face de *Secundum euangelium* Rom. 11, 28.

Fol. 25 co à la marge de *Obsecro itaque* Rom. 12, 1.

Même fol. x à la pointe sèche après *alterius membra* Rom. 12, 1. Pour indiquer la fin de la leçon ?

Fol. 26^v co devant *Abiciamus ergo* Rom. 13, 12.

Fol. 35 + au-dessus de l'o à *Et ego fratres* 1 Cor. 3, 1. Et en marge DE IÑO | CENTIS, si j'ai bien lu. La péripécie convient à cette fête.

1. *Hist. de la Vulg.*, p. 85.

Fol. 35^v . . . DE DEDICACIONE en face de *Dei enim sumus adiutores* 1 Cor. 3, 9.

Fol. 41 COTIDIANA . . . vis-à-vis de *Volo autem uos* 1 Cor. 7, 32.

Fol. 41^v . . . IN CALENDAS | IANUARIAS devant *De escis autem* 1 Cor. 8, 4.
Pour la messe "contra idola" qui se célébrait partout en pays gallican et même ailleurs le 1^{er} janvier.

Fol. 42 . . . de même encre, après *pro quo X. mortuus est* ibid. 11. Fin de la leçon précédente?

Fol. 45^v . . . COTIDIANA en face de *Notum autem uobis* 1 Cor. 15, 1.

Fol. 62^v + IN DOMENICA PRIMA DE ADUENTO en tête de la première colonne commençant par *Quoniam autem in lege* Gal. 3, 11; autre + entre les mots *autem* et *in lege*.

Fol. 63 + IN NATALE | à droite de *Dico autem quanto tempore* Gal. 4, 1.
Le reste de la note a disparu sous le ciseau du relieur. A gauche du même texte, une autre +.

Fol. 63^v, en face de *Fratres obsecro uos* Gal. 4, 12, une note qui paraissait devoir offrir un intérêt spécial, mais que ni moi ni aucun des paléographes dont j'ai sollicité l'avis ne sommes parvenus à déchiffrer d'une façon satisfaisante. Plusieurs avaient cru devoir lire comme moi *In uigilia | Willimari | ..ris |* : et, de fait, Cl. Chastelain mentionne dans son Martyrologe universel, p. 788 et 1127, un personnage de ce nom honoré jadis à Corbeil. Mais après un plus mûr examen, il semble qu'il faut renoncer à cette manière de lire. Le signe qu'on prendrait d'abord pour un *w* suivi d'un *i* est le même qui tient la place de *sci* devant le nom *Iuhannis*, fol. 68^v. La seconde syllabe du prétendu nom propre *Willimari* consiste en une sorte de petit *l* suivi d'un *v* insérés l'un et l'autre au-dessus de la lettre *m*; le jambage de l'*i* final se prolonge sensiblement au-dessous du niveau des autres lettres. Bref, la première ligne seule est sûre IN VIGILIA, et il faut malheureusement renoncer à en rien tirer pour le moment.

Fol. 64 . . . en face de *Unum quidem* Gal. 4, 24.

Fol. 65, à droite de *Omnis enim lex* Gal. 5, 14, COTI, très profondément à la pointe sèche.

De même fol. 65^v, à gauche de *Fratres et si praeoccupatus* Gal. 6, 1.

Fol. 66, à gauche de *Nolite errare* Gal. 6, 7, IN+TERCIA. Entre l'*N* et le *T*, il y a une majuscule, T ou F, avec une lettre liée, *a*?

Fol. 68^v, à gauche de *Propter quod memores* Ephes. 2, 11: + IN NATIVITATE | [SCI?] IUHANNIS.

Fol. 71 COTI, à la pointe sèche, à gauche de *Estote ergo imitatores* Ephes. 5, 1.

Fol. 72, en haut de la page commençant par les mots *et inluminabit te xps* Ephes. 5, 14, ... AMISOLIVARUM. Les premières lettres ont disparu quand on a renouvelé le parchemin à cet endroit. Faut-il lire "In ramis olivarum"?

Fol. 77^v, à gauche de *Gaudete in dño* Phil. 4, 4, une . . . et, au-dessous, DE AD | DOMIN[IC]A TERCIA. Probablement pour le troisième dimanche de l'Avent, comme dans la liturgie actuelle.

Fol. 78 FINIT; après les mots *deus pacis erit nobiscum* ibid. 9.

Fol. 89 COTI | DIANA à gauche de *Scimus autem quia bona est* 1 Tim. 1, 8.

Fol. 90 COT à gauche de *Volo ergo viros orare* ibid. 2, 8.

Fol. 91 DOMINICA | LIS, dernière syllabe au-dessus de l'a, à gauche de *Fidelis sermo* ibid. 4, 9.

Fol. 93^v . . . IN DEDICATIONE à gauche de *Sed firmum fundamentum* 2 Tim. 2, 19.

Fol. 95^v . . . à gauche de *Omnis scriptura diuinitus* ibid. 3, 16 ; à droite du même texte . . . IN CŒI ESTEFANI.

Fol. 110^v IN MART | IRE à gauche de *Rememoramini* Hebr. 10, 32.

Si, comme tout porte à le croire, la conjecture de M. Berger est fondée, ces quelques notes du Regin. 9 attesteraient donc l'usage d'une église inconnue du royaume franc à la fin de l'époque mérovingienne. On rendrait un réel service à la cause des études liturgiques, en notant avec soin les moindres indications du même genre qui figurent à la marge d'un assez grand nombre d'anciens manuscrits bibliques. Ces humbles et presque uniques débris de liturgies locales disparues depuis longtemps finiraient par former un ensemble d'une certaine importance pour la solution des problèmes nombreux et délicats que soulève la question des origines du culte chrétien en Occident.

7. LA MISSA IN HONORE SANCTI MICHAEL du missel de Bobbio.

Un bénédictin français qui ne dit pas son nom donne présentement, dans la *Paléographie musicale*, une étude des plus suggestives sur la genèse de la liturgie milanaise et ses rapports avec les autres liturgies d'Orient et d'Occident. On pourra trouver le ton parfois quelque peu magistral, regretter certains manques d'égard envers un homme qui restera malgré tout une des gloires de Solesmes ; mais enfin, l'auteur de ces précieux prolégomènes n'exagère aucunement son propre mérite lorsque, vers la fin, il se rend à lui-même ce témoignage " qu'on n'était jamais arrivé par la voie des monuments techniques à toucher d'aussi près les incunables de la liturgie latine, à prendre contact avec ses premiers développements. " (Tome V, p. 115.)

On trouve pourtant dans le dernier fascicule, deux pages seulement après les lignes que je viens de citer, l'exposé d'une théorie à

laquelle on ne se serait guères attendu de la part d'un érudit si préoccupé de faire ressortir à tout propos son impeccable circonspection.

Voici ce dont il s'agit : préciser l'origine du missel de Bobbio, document d'une importance considérable dans la question des origines liturgiques. Le premier éditeur, Mabillon, avait évité de se prononcer, tout en émettant l'idée que le manuscrit pouvait provenir de la province de Besançon. Ceux qui sont venus après lui ont imité sa réserve. Le collaborateur de la *Paléographie musicale* s'étonne de ces hésitations. D'après lui, le célèbre missel a été écrit à Bobbio même : il en donne comme preuves certaines allusions contenues dans la " Missa in honore sancti Michael ". En effet, on trouve à cet endroit les deux expressions suivantes : *in culto templi huius, in honore b. archangeli Michaelis dedicata... loca*. Or, il existe à Bobbio une grotte dite de Saint-Michel, non loin de laquelle s'élevait jadis une église dédiée sous le même vocable. C'est à elle tout naturellement que doivent se référer les passages en question. La dite grotte est située au haut des montages en face de Bobbio : cette circonstance aura probablement dicté aux moines irlandais le choix de l'évangile de la Transfiguration pour la messe de saint Michel. Une simple analogie entre la montagne du Thabor et le mont Gargano, ou même le lieu de la grotte de Bobbio, suffit, à qui connaît un peu la subtilité mystique des gens du moyen âge, pour expliquer un choix aussi étrange. On indique même en note un autre rapprochement possible entre les mots " Bonum est nos hic esse... faciamus hic tria tabernacula " et la prédilection de saint Colomban pour le *Speco di san Michele* !

Il est possible que le missel de Bobbio ait été, en effet, écrit pour Bobbio même ; mais il faut convenir que la preuve qu'on nous en donne est bien faible.

Personne n'ignore que la fête de saint Michel qui se célèbre chaque année le 29 septembre est l'anniversaire de la dédicace d'une église de la banlieue romaine sur la voie Salaria. La première chose à se demander est celle-ci : Les églises qui ont emprunté cette fête à la liturgie locale de Rome n'auraient-elles pas pareillement adopté, en tout ou en partie, les formules romaines composées pour cette solennité ? Et c'est bien le cas, en effet, pour la *contestatio* du missel de Bobbio : tout le début, y compris le passage " in honorem b. archangeli Michaelis sacrata... loca " fait partie de la première des cinq messes assignées dans le sacramentaire léonien au *Natale basilicae Angeli in Salaria* (édit. Feltoe, p. 106). Rien ne prouve

que la secrète n'ait pas appartenu primitivement, elle aussi, au répertoire romain. A ce compte, l'emploi en dehors de Rome, et là même où il n'existait pas d'église de saint Michel, des expressions "templi huius", "dedicata loca", et autres analogues, s'explique tout aussi bien que notre usage actuel de redire chaque année, sur toute l'étendue du globe; aux jours anniversaires de la dédicace du Latran et des basiliques des saints Apôtres : "*HUIUS sancti templi tui consecrationis reparas diem.*"

Quant au choix de l'évangile de la Transfiguration, j'en ai déjà dit ailleurs la raison véritable : c'est que, dans le langage constant des Pères, notamment de saint Augustin, la dédicace des temples matériels est la figure de la glorification des corps, dont la Transfiguration du Christ fut comme la réalisation anticipée. Il n'y a rien là, je pense, qui ressemble à "une adaptation accommodatrice d'une subtilité qui fait sourire."

Au reste, pour éloigner jusqu'au dernier soupçon d'un rapprochement entre le Thabor et la situation de la Grotte de Saint-Michel, il suffira de rappeler que le missel de Bobbio n'est pas le seul document où nous constatons l'usage fait ici de cette péricope évangélique : elle figure sous la rubrique *IN DEDICATIONEM* parmi les *capitula* de la liturgie napolitaine du VII^e siècle, de même que dans le livre des Évangiles *q*, Clm. 6224 (Rev. Bénéd. t. VIII, p. 487 et X, 254). Enfin, les notes marginales du Ms. Ambros. C. 39. inf. (IX^e s.?), dont le Rév. W. C. Bishop a eu l'obligeance de me procurer une copie, assignent à ce passage une destination absolument identique : *IN DE | DICA | NEM. (sic)*.

D. G. MORIN.